

Monique MUND-DOPCHIE
Département d'Etudes grecques, latines et orientales
Faculté de philosophie et lettres
Université catholique de Louvain

Etude de deux séries d'extraits de l'*Historia verdadera de la Nueva España* de Bernal Díaz del Castillo

Raisons du choix

Trois raisons motivent le choix d'extraits de la chronique de Bernal Díaz dans la perspective de l'exercice demandé. En premier lieu, ce choix s'inscrit à l'évidence dans le cadre des 3^e et 4^e chapitres abordés au cours : il s'agit, d'une part, d'un ouvrage composé par un acteur – secondaire sans doute - d'un épisode essentiel de la période des « Grandes Découvertes » ; d'autre part, cette chronique nous permet de nous faire une bonne idée de la perception du Nouveau Monde qui s'est fait jour au XVI^e siècle, perception qui a pesé sur la représentation que les lettrés de la Renaissance se sont forgée de l'Europe. Par ailleurs, le texte de ce compagnon de Cortés atteste, pour reprendre l'expression de Samuel Huntington, le « choc des civilisations » qui eut lieu à l'époque entre un monde marqué par les héritages antique et biblique et un monde totalement inconnu, ne correspondant que partiellement aux critères utilisés jusqu'alors pour porter un jugement sur les « autres lointains » ; rappelons à cet égard que, contrairement aux Taïnos et aux Caribes rencontrés dans les Antilles, les Mexica (comme les Inca) avaient développé une civilisation urbaine et s'étaient efforcé d'établir un empire structuré. Enfin, une fascination personnelle pour le métissage réalisé en Amérique latine – notamment au plan de la culture - entre les descendants des conquérants espagnols et les Amérindiens n'est pas étrangère à ce choix.

Extraits analysés : Ch. 87, 88, 91 : descriptions de Mexico-Tenochtitlan

Ces extraits sont empruntés à la traduction française réalisée par D. Jourdanet à Paris en 1877; cf. *Bernal Díaz del Castillo, La conquête du Mexique*. Présentation de Gérard Chaliand. Traduit de l'espagnol par D. Jourdanet, Actes Sud, 1997, pp.309-316 et 322-331.

La présente étude ne se réfère donc pas à la source première du texte et ne prétend pas, à ce stade, être le résultat d'une recherche aboutie.

Biographie de Bernal Díaz del Castillo

La biographie de Bernal Díaz nous est connue essentiellement par les informations fournies par l'*Historia verdadera* et par quelques documents officiels, notamment la *probanza de méritos* présentée devant l'alcade de Mexico en 1539 pour attester les états de service du conquistador¹. La confrontation entre les deux sources de renseignements montre que Bernal Díaz a pris quelques libertés avec la vérité et qu'il ne faut pas accepter d'emblée tout ce qu'il dit de lui-même. Ainsi, pour ne mentionner qu'un seul exemple, il attribue à son père le nom de Francisco Díaz del Castillo ; or la mention « del Castillo » est anachronique, puisque Bernal Díaz s'octroie cette particule dans les années 1550, comme en témoigne l'évolution de sa signature !

A ces réserves près, il ressort néanmoins que Bernal Díaz naquit à Medina del Campo en 1495 ou en 1496 dans un milieu quelque peu élevé – son père était conseiller municipal de cette ville –, ce qui lui permit d'acquérir une certaine éducation ; en effet, contrairement à beaucoup de conquistadores, Bernal Díaz était capable de lire et d'écrire. Si des doutes subsistent à propos de sa participation à des expéditions espagnoles sur le continent américain dans les années 1514-1519, il est en revanche certain qu'il s'embarqua en janvier 1519 avec Cortés, dont il fut un des compagnons jusqu'à la chute de Mexico et la capture du dernier empereur aztèque, Cuahquemotl, le 13 août 1521. Il participa ensuite à différentes entreprises de pacification, dont la désastreuse expédition du Honduras en novembre 1524.

Dès 1522, il avait obtenu plusieurs *encomiendas* (terres octroyées avec le droit de faire travailler gratuitement les Indiens qui y habitaient), mais il ne put en profiter à cause de tracasseries juridiques ; c'est pourquoi il se rendit à deux reprises en Espagne (1539-1540 et 1549-1551) pour faire avancer ses affaires. Entre-temps, il s'est installé au Guatemala. En 1542, nous le retrouvons comme membre du cabildo (conseil) de Santiago de los Caballeros (l'actuelle Antigua), où il mourut en 1584.

Œuvre

L'unique ouvrage composé par Bernal Díaz est l'*Historia verdadera de la Nueva Españã*, qui couvre : (1) les deux expéditions vers le Mexique de Córdova (1517) et de Grijalva (1518) ; (2) la conquête et la chute de l'empire aztèque ; (3) les expéditions et les événements remarquables survenus entre 1521 et 1570 ; (4) diverses considérations sur la

¹ Les renseignements sont tirés de l'étude de Sabine MUND, *Les rapports complexes de l'Historia verdadera de Bernal Díaz avec la vérité*, Bruxelles, Académie royale des Sciences d'Outre-mer, 2001.

genèse de l'œuvre. L'*editio princeps* fut publiée en 1632 par les soins d'Alonzó Remón et Gabriel Adarzo y Santander, de l'ordre de la Merci, soit près de 50 ans après la mort du conquistador. On dispose toutefois d'un certain nombre de renseignements sur la genèse de l'ouvrage. Ainsi, nous savons grâce à Alonzo de Zorita, oidor de l'Audience du Guatemala entre 1553 et 1557, qu'à cette époque Bernal Díaz était en train de rédiger sa chronique. De même, nous savons par deux archives qu'une copie de celle-ci fut envoyée en Espagne le 15 mars 1575 et qu'elle y fut « réceptionnée » le 25 mai 1576. C'est probablement cette copie qui fut utilisée et aménagée par les auteurs de l'*editio princeps*. Enfin, nous possédons deux manuscrits qui attestent des états différents de l'œuvre. Le premier, appelé manuscrit Guatemala, contient un texte remanié par Bernal Díaz après l'envoi de sa copie; le second, appelé manuscrit Alegria, représente une mise au net du manuscrit Guatemala. Les textes de ces manuscrits, tout en ayant un fond commun avec l'*editio princeps*, s'en écartent sur plusieurs points ; ils ont été publiés pour la première fois respectivement en 1904 et en 1943.

Analyse des extraits

Avant d'engager l'analyse, il convient de rappeler que Bernal Díaz revendique haut et fort l'autorité de son témoignage oculaire, sans artifice, qu'il oppose à l'attitude de lettrés de cabinet, tel Francisco López de Gómara, chapelain de Cortés, lequel ne s'est jamais rendu au Mexique et a truffé d'erreurs, à l'en croire, sa chronique *Historia general de las Indias*, publiée une première fois à Saragosse en 1552.

« *Moi, Bernal Díaz, regidor de cette ville de Santiago de Guatemala, auteur de cette véridique et claire histoire, j'ai achevé de la mettre à jour, en commençant par la découverte et parcourant toutes les conquêtes de la Nouvelle-Espagne et comment on prit la capitale de Mexico [...]. J'y signale aussi les erreurs et fautes écrites en un livre de Francisco de Gómara, qui non seulement se trompe en ce qu'il dit de la Nouvelle-Espagne, mais encore a induit en erreur deux historiens, ses imitateurs : le docteur Illescas et l'évêque Pablo Jovio. Et, à ce propos, je dis et j'affirme que ce qui est contenu dans ce livre est très véridique et que, comme témoin oculaire, j'assistai à toutes les batailles et rencontres [...]. Il suffira de lire mon histoire pour avoir le témoignage et l'éclaircissement de toutes ces choses. J'ai achevé de la mettre au net, d'après mes notes et mes brouillons dans cette ville loyale de Guatemala où réside le Tribunal suprême, le 26 du mois de février de l'an 1568* »².

« *Lorsque j'écrivais ce récit, je vis par hasard une histoire en bon style, qui porte le nom d'un certain Francisco de Gómara, et traite de la conquête de Mexico et de la Nouvelle-Espagne. Or, ayant vu sa belle rhétorique, tandis que mon travail était si dépoli, je cessai de l'écrire et j'eus même honte qu'il pût tomber entre les mains de gens de mérite. J'en étais à ce degré de perplexité, lorsque je me remis à lire et à considérer les arguments et les récits que Gómara écrivit dans ces livres [...]. Après avoir reconnu que tout ce qu'a dit Gómara est*

² BD, pp.21-22.

bien loin de la vérité et que, par conséquent, beaucoup de gens s'en trouvent lésés, je reprends le fil de mon récit et de mon histoire, bien persuadé, comme disent les Sages, que la meilleure manière de polir le style et de lui donner de la grâce, c'est de dire vrai dans tout ce qu'on écrit ; la vérité voilera ma rudesse »³.

Les chapitres 87 et 88, consacrés au récit d'un événement historique - l'arrivée de Cortés à Mexico-Tenochtitlan -, semblent, à première vue, illustrer remarquablement les affirmations de Bernal Díaz. Car ce dernier y souligne maintes reprises sa qualité de témoin lorsqu'il raconte la découverte de la capitale de Moctezuma. La vision qui se dégage du texte ne reflète cependant pas le point de vue du seul chroniqueur ; au contraire, elle est partagée par tous les conquistadores comme l'atteste l'utilisation récurrente du « nous ». C'est en effet l'ensemble de la troupe conduite par Cortés (des soldats ayant été laissés en garnison sur la côte, Villa Rica de Vera Cruz), qui observe les nombreux bourgs, villes et villages construits au milieu de l'eau et villes, la magnificence des caciques, la grandeur des palais, les jardins, les bateaux, la foule qui se presse pour accueillir les Espagnols, la majesté de l'empereur. C'est également l'ensemble de la troupe qui éprouve de l'émotion face au spectacle imprévu et incroyable offert par Tenochtitlan :

« Quant à nous, en présence de cet admirable spectacle, nous ne savions que dire, sinon nous demander si tout ce que nous voyions était la réalité »⁴.

Ce qui n'empêche pas Bernal Díaz d'intervenir dans le récit en utilisant le « je ». Tantôt il tient à exprimer ses réactions d'écrivain :

« Qu'on me pardonne de ne pas mettre ici d'autres détails qu'il serait bon peut-être d'y placer ; pour à présent, je ne saurais mieux dire ; nous en reparlerons en temps opportun »⁵.

Tantôt, il fait l'étalage de ses propres sentiments et jugements. L'extrait que voici est exemplaire à cet égard ; en outre, il atteste de façon explicite la rédaction a posteriori du passage :

« Je sens en même temps la grande faveur que Notre Seigneur Jésus-Christ nous fit en nous donnant l'habileté et la force nécessaire pour entrer dans une telle ville, et aussi en m'y préservant de tant de périls de mort, comme on va bientôt le voir. Je lui rends les grâces les plus sincères et, de plus, je le remercie d'avoir assez prolongé ma vie pour que je puisse écrire ces événements, quoique je le fasse d'une façon inférieure à ce que le sujet réclamerait. Mais soyons plus avare de paroles, les actes rendent suffisamment témoignage de ce que j'avance »⁶.

Enfin, Bernal Díaz se met – une seule fois - en scène dans le récit pour suggérer qu'il parle en connaissance de cause des jardins de la cité aztèque :

³ BD, p.21

⁴ BD, p.309.

⁵ BD, p.313.

⁶ BD, p.312.

« Après avoir parcouru toutes ces choses, nous fûmes voir l'enclos et les jardins ; ce ne fut certes pas un spectacle moins digne de notre contemplation ; je ne me fatiguais jamais de m'y promener en tous les sens, de les considérer, de voir la diversité des arbres, d'aspirer l'odeur de chacun, de fouler ces allées pleines de fleurs, d'arbres fruitiers et de nombreux rosiers du pays, le tout rafraîchi par un étang d'eau douce »⁷.

Si les chapitres 87 et 88 relèvent du genre du récit, le chapitre 91 rassemble en revanche plusieurs descriptions : portrait et train de vie de Moctezuma, cour et maison d'armement de l'empereur, palais et temples, artisanat indien, jardins etc. Il n'est dès lors pas surprenant que le « je » et le « nous » de la narration cèdent la place au « il » impersonnel, de mise dans les traités, et que l'auteur s'efface devant son sujet. Néanmoins, Bernal Díaz éprouve, ici aussi, le besoin d'intervenir dans l'exposé, soit pour justifier ses choix de rédacteur, soit pour fonder la vérité de ses affirmations en vertu de son statut de témoin oculaire :

« Mais je m'aperçois que j'ai fait un oubli, et il vaut bien la peine que je revienne un peu en arrière pour le réparer »⁸.

« De temps en temps, on lui (sc. Moctezuma) apportait des tasses d'or très fin, contenant une boisson fabriquée avec du cacao ; on disait qu'elle avait des vertus aphrodisiaques, mais alors nous ne faisons pas attention à ce détail. Ce que je vis réellement, c'est qu'on servit environ cinquante grands pots d'une boisson faite de cacao avec beaucoup d'écume »⁹.

Convient-il pour autant d'accepter sans critique ni contrôle les assertions de Bernal Díaz, témoin « naïf » de l'arrivée à Tenochtitlan et des premiers contacts avec Moctezuma et sa cour ? En premier lieu, la question de la « naïveté » du conquistador mérite d'être posée, car les techniques d'écriture de celui-ci ne correspondent guère avec le portrait qui nous a été dressé d'un « simple enfant de la nature, qui fournit pour ainsi dire un daguerréotype des scènes de la vie réelle »¹⁰.

Il importe d'abord de noter que l'affirmation selon laquelle le témoignage d'un homme « simple » est plus fiable que celui d'un lettré constitue un lieu commun du récit d'aventure et de la littérature de voyage. Il suffit, pour s'en rendre compte, de confronter les déclarations de Bernal Díaz à celles de Jean de Léry dans l'introduction à son « Voyage en terre de Brésil » et de Michel de Montaigne dans l'essai « Des cannibales ».

⁷ BD, p.307.

⁸ BD, p.325.

⁹ BD, p.325.

¹⁰ Formule de W. Prescott citée par Sabine Mund, op.cit., p.101.

«Pour l'esgard du stile et du langage [...] encore sçay-je bien, parce qu'au gré de quelques-uns je n'auray pas usé de phrases ni de termes assez propres et signifians pour bien expliquer et représenter tant l'art de navigation que les autres diverses choses dont je fay mention, qu'il y en aura qui ne s'en contenteront pas : et nommément nos françois, lesquels ayans les oreilles tant delicates et ayans tant les belles fleurs de Rhetorique, n'admettent ni ne reçoivent nuls escrits, sinon avec mots nouveaux et bien pindarizez [...]. Finalement assurant ceux qui aiment mieux la verité dite simplement que le mensonge orné et fardé de beau langage, qu'ils trouveront les choses par moy proposées en ceste histoire nonseulement veritables, mais aussi aucunes, pour avoir esté cachées à ceux qui ont precedé nostre siecle, dignes d'admiration : je prie l'Eternel [...], que ce mien petit labeur reussisse à la gloire de son saint nom »¹¹.

« J'ay eu long temps avec moy un homme qui avoit demeuré dix ou douze ans en cet autre monde qui a esté descouvert en nostre siecle, en l'endroit où Vilegaignon print terre, qu'il nomma la France Antartique [...]. Cet homme que j'avoy, estoit homme simple et grossier, qui est une condition propre à rendre veritable tesmoignage : car les fines gens remarquent bien plus curieusement et plus de choses, mais ils les glosent ; et, pour faire valoir leur interpretation et la persuader, ils ne se peuvent garder d'alterer un peu l'Histoire : ils ne vous representent jamais les choses pures, ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont veu ; et, pour donner credit à leur jugement et vous y attirer, prestant volontiers de ce costé là à la matiere, l'alongent et l'amplifient »¹².

Ensuite, l'analyse interne des chapitres révèle que Bernal Díaz est influencé par la littérature relative aux pays lointains, dont il reprend la topique relative aux merveilles et dont il imite les procédés d'amplification.

Conformément aux discours sur les merveilles, Bernal Díaz insiste en effet sur les caractéristiques hors du commun de la capitale de Moctezuma en utilisant abondamment le vocabulaire de l'admiration :

- « Les cours étaient très spacieuses et les appartements intérieurs, vraiment admirables... » (chap.87).
- « Nous fûmes vois l'enclos et les jardins ; ce ne fut certes pas un spectacle moins digne de notre contemplation... » (chap.87).
- « Une autre particularité digne d'attention... » (chap.87).
- « Quant à nous, en présence de cet admirable spectacle, nous ne savions que dire... » (chap.88).
- « Et cependant, qui pourrait dire la multitude d'hommes, de femmes, d'enfants qui se tenaient sur notre passage [...]. C'était une admirable chose... » (chap.88).
- « Nous fûmes tous remplis d'admiration en voyant l'abondance et l'ordre qu'il y avait en toutes choses... » (chap.91).
- « On y admirait aussi la fabrique de ces belles étoffes... » (chap.91).
- « La quantité d'herbes médicinales et utiles que l'on cultivait était vraiment digne d'être admirée... » (Chap.91).

¹¹ Jean de LERY, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil*, 2e édition, 1580 (1e éd. 1578). Texte établi, présenté et annoté par F. LESTRINGANT. Précédé d'un entretien avec Claude Lévi-Strauss, Paris, Poche, 1994, pp.95-99.

¹² M. de MONTAIGNE, *Essais*, I.I, chap.xxxi, pp.239 et 242 (éd. d'après l'exemplaire de Bordeaux et l'éd. de 1595 par A. THIBAUDET, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1958).

- « *Tout était plein d'attrait dans ces jardins, comme dans tout le reste, et nous ne pouvions nous lasser d'en admirer la magnificence...* » (chap.91).

Par ailleurs, il permet à l'imaginaire féerique de faire irruption dans la réalité, comme l'atteste la référence célèbre faite au roman *Amadis de Gaule* :

« *Nous disions entre nous que c'était comparable aux maisons enchantées décrites dans l'Amadis à cause des tours élevées, des temples et de toutes sortes d'édifices bâtis à chaud et à sable, dans l'eau même de la lagune* »¹³.

Enfin, il transforme à plusieurs reprises Tenochtitlan en un espace onirique, que les mots sont impuissants à décrire parce que sa beauté et sa magnificence la distinguent radicalement de l'univers quotidien des Espagnols :

« *Quelques-uns d'entre nous se demandaient si tout ce que nous voyions là n'était pas un rêve ; et il ne faut pas être surpris que je l'écrive de cette façon, car il y aurait beaucoup à dire au-delà de ce que je pourrais raconter sur ces choses que nous n'avions ni jamais vues, ni jamais entendu décrire, ni jamais aperçues dans nos rêves, aussi grandioses qu'elles apparaissent maintenant à nos regards* »¹⁴.

« *Quant à nous, en présence de cet admirable spectacle, nous ne savions que dire, sinon nous demander si tout ce que nous voyions était la réalité* »¹⁵.

La disparition du rêve est du reste évoquée avec une certaine nostalgie, qui renvoie aux regrets récurrents inspirés par un âge d'or désormais hors d'atteinte :

« *Je dis encore qu'en voyant ce spectacle je ne pus croire qu'on eût découvert dans le monde un autre pays comparable à celui où nous étions, car en ce temps-là il n'y avait encore ni Pérou ni soupçon de son existence. Aujourd'hui toute cette ville est détruite et rien n'en reste debout* »¹⁶.

« *Le changement qui s'est opéré est si grand que, si je ne l'avais vu auparavant, je ne saurais croire aujourd'hui que ce fût autrefois tel que je l'avais admiré ; je ne pourrais surtout me persuader que ce qui fut en d'autres temps couvert par les eaux soit de nos jours occupé par des plantations de maïs, et le tout fort ruiné comparativement à son passé* »¹⁷.

Les différentes techniques du langage hyperbolique - techniques éprouvées depuis l'Antiquité - sont, elles aussi, mises au service d'une certaine « mythification » de Tenochtitlan. Epinglons dans cette perspective le recours au vocabulaire de l'abondance, de la qualité et de la diversité, comme dans cette évocation du palais des oiseaux :

« *Quant aux perroquets, aux nuances très variées, il y en avait tant que je ne saurais dire comment on les appelle. Et combien l'on voyait de canards aux douces plumes, ainsi que d'autres oiseaux plus gros qui leur ressemblaient* »¹⁸.

¹³ BD, p.307.

¹⁴ BD, p.307.

¹⁵ BD, p.309.

¹⁶ BD, pp.307-308.

¹⁷ BD, p.308.

¹⁸ BD, p.327.

S'y ajoutent les énumérations continues, que Bernal Díaz interrompt par crainte de lasser son lecteur :

«Ce qui est certain, c'est qu'on lui (sc. Moctezuma) donnait chaque jour des poules, des coqs d'Inde, des faisans, des perdrix du pays, des cailles, des canards sauvages et domestiques, du chevreuil, du sanglier, des pigeons, des lièvres, des lapins, une grande variété d'oiseaux, et tant d'autres denrées que produit la contrée que je n'achèverais pas de les énumérer »¹⁹.

« Le nombre des jardiniers était considérable ; tout était construit en pierre de taille, aussi bien les bains que les allées, les cabinets de toilette, les petits réduits, les pavillons, les endroits destinés au chant et à la danse [...]. Mais je commence à me fatiguer d'écrire en cette matière, et sans doute les lecteurs en sont plus las que moi-même : je m'arrêterai donc ici »²⁰.

Notre conquistador se refuse même à évoquer certaines situations et expériences tant il craint d'être inférieur à la tâche :

« Mais cessons de nous entretenir de la dépense et des repas de la maison de Montezuma et parlons des majordomes, des trésoriers, des offices, des dépôts de vivres et des employés à la manutention du maïs... Je dis qu'à ce sujet il y aurait tant à écrire, en prenant chaque chose en particulier, que je ne sais par où commencer »²¹.

L'accumulation de ces différents procédés n'est évidemment pas fortuite : elle atteste, au contraire, la culture d'un Bernal Díaz ouvert à des traditions littéraires qui sollicitent l'imaginaire de ses lecteurs. Elle confirme ce que donnait déjà à penser la comparaison faite par le conquistador entre le talent artistique de certains Indiens et celui de Michel Ange, de Berruguete et du peintre grec Apelle (Ive-IIIe s . a.C.). Le résultat d'une telle démarche est des plus réussis, puisqu'il n'est actuellement aucun ouvrage consacré à la conquête du Mexique qui ne mentionne la description de Bernal Díaz²². On la préfère même à celle que Cortés a faite pour Charles Quint dans sa lettre rédigée le 30 octobre 1520, donc presque « à chaud » et qui atteste, elle aussi, dans un langage hyperbolique, l'admiration inspirée par la capitale aztèque:

« Cette ville est si grande et si belle que je n'en dirai pas la moitié de ce que j'en pourrais dire, et le peu que j'en dirai est presque incroyable, car elle est plus grande que Grenade ; elle est mieux fortifiée ; et ses maisons, ses édifices et les gens qui les habitent sont plus nombreux que ceux de Grenade au temps où nous en fîmes la conquête, et mieux approvisionnés de toutes les choses de la terre, pain, oiseaux, gibier, poissons des rivières, légumes et autres vivres dont ils font usage et mangent excellents. Il y a dans cette ville un grand marché tous les jours, où se pressent plus de trente mille acheteurs et vendeurs, sans compter une foule d'autres petits marchés disséminés dans la place. Il y a dans ce grand marché toutes espèces de marchandises en vivres, étoffes et vêtements que les gens peuvent

¹⁹ BD, pp.323-324.

²⁰ BD, pp.330-331.

²¹ BD, p.325.

²² Cf. p. ex. Ch. DUVERGER, *Cortés*, Paris, Fayard, 2001, pp.179-180 ; B. BENASSAR, *Cortés, le conquérant de l'impossible*, Paris, Payot, 2001, pp.116-118.

désirer ; on y voit des bijoux d'or, d'argent, de pierres précieuses et des ouvrages de plumes d'un fini merveilleux, qu'on ne saurait égaler dans les marchés du monde ; on y rencontre des poteries de toutes les formes et peut-être meilleures qu'en Espagne ; ils vendent du bois et du charbon, des herbes comestibles et médicinales ; il y a des maisons de barbiers où l'on vous coupe les cheveux et lave la tête ; il y a des bains. Enfin un ordre parfait règne dans cette ville dont les gens paraissent sages et policés comme aucune ville d'Afrique n'en pourrait offrir un tel exemple »²³.

Il est vrai que le chef des conquistadores se livre davantage à des considérations pragmatiques – intérêt économique de la conquête et possibilité de coloniser les Indiens – et est mu par le désir de justifier aux yeux de la couronne espagnole une aventure que celle-ci n'a pas cautionnée. En revanche, il ne parvient pas à rendre la vision magique de Tenochtitlan au milieu de sa lagune, apparue, tel un rêve devenu réalité, au terme d'un parcours difficile dans des paysages arides de hautes montagnes...

Si un sort peut être fait à la réputation de Bernal Díaz, simple combattant rapportant une expérience concrète, il est possible d'aller plus loin encore et de contester au conquistador son statut de témoin oculaire, en ce qui concerne du moins l'épisode étudié. Se démarquant des laudateurs inconditionnels de l'*Historia verdadera*, certains historiens modernes ont en effet dénoncé la dépendance de celle-ci à l'égard de la chronique de Gómara : loin de rectifier les erreurs du chapelain de Cortés, Bernal Díaz se contente régulièrement de le plagier et tombe même avec lui dans des pièges que son « expérience de terrain » aurait dû lui éviter. Le plagiat est toutefois soigneusement pensé, notre chroniqueur évitant les répétitions trop littérales et dissimulant ses emprunts sous le désordre apparent des souvenirs évoqués²⁴.

De plus, différents indices suggèrent que Bernal Díaz n'était sans doute pas présent aux côtés de Cortés lors de l'arrivée des Espagnols à Mexico et qu'il ne s'est rendu dans la cité qu'au moment du siège et de la bataille finale. En premier lieu, on observe que le conquistador reste étrangement silencieux, dans sa *probanza de méritos*, sur des épisodes aussi importants que la guerre contre les Tlaxcaltèques et la *Noche triste*²⁵. En deuxième lieu, l'analyse interne de l'*Historia verdadera* révèle que l'apport de Bernal Díaz est mineur face aux informations fournies par Gómara, car il porte sur des détails et sur des amplifications d'événements connus par ailleurs. Notre chroniqueur nous abreuve certes de ses réflexions et commentaires personnels mais il n'indique pratiquement jamais le rôle, minime en l'occurrence, qui aurait été le sien durant la conquête de Mexico-Tenochtitlan, et l'endroit où

²³ Hernan Cortés, *La conquête du Mexique*. Traduction de Désiré Charnay (1896). Introduction, notes et cartes de B. GRUNBERG, Paris, La Découverte, 1996, pp.89-90.

²⁴ Cf. les travaux de E. Straub et de M. Graulich mentionnés par Sabine MUND, op.cit., p.27.

²⁵ Cf. l'étude de H. Wagner mentionnée par Sabine MUND, op.cit., p.26.

il se trouvait au moment où se déroule l'action dont il parle. Enfin, de façon assez surprenante, Bernal Díaz ne nous informe pas sur son sort lors de la *Noche triste*, alors que l'épisode aurait dû lui inspirer des commentaires pathétiques ; il se contente d'évoquer la retraite des Espagnols en s'inscrivant dans le droit fil de la description faite par Gómara. En revanche, il signale à ses lecteurs les missions dont il a été chargé lors de l'attaque du camp de Nárvaez (envoyé par le gouverneur de Cuba pour reprendre en main Cortés et ses hommes) et le ralliement à la cause de Cortés de la garnison de Villa Rica de Veracruz, sur laquelle il fournit nombre de détails précis et véridiques. C'est pourquoi il est permis de supposer que Bernal Díaz a fait partie des effectifs espagnols maintenus à Villa Rica de Veracruz et n'a par conséquent pas découvert la capitale de l'empire aztèque le 8 novembre 1519²⁶. Les textes qui ont été analysés ici lui auraient dès lors été inspirés par les récits de ses compagnons, dont certains étaient restés en relation avec lui au moment de la rédaction de l'*Historia verdadera*.

Conclusion

Deux conclusions peuvent être dégagées de cette analyse. En premier lieu, il convient de ne pas accepter comme véridiques les « témoignages » rapportés a posteriori, lorsque les événements mis en cause ont déjà été racontés et, en même temps, de s'interroger sur les motifs qui ont inspiré ces rédactions tardives. En l'occurrence, Bernal Díaz nous fournit quelques informations à cet égard. Il veut en effet assurer la renommée des conquérants, mise à mal depuis la controverse de Valladolid (1550-1551) à laquelle il prétend avoir assisté²⁷, en rappelant leurs exploits et les services rendus à la Couronne et à l'Eglise :

« Je vous fais savoir que, sur les cinq cent cinquante soldats qui partîmes [sic] avec Cortés de l'île de Cuba, aujourd'hui, en l'année 1568 où je transcris ce récit, il n'existe plus dans toute la Nouvelle-Espagne que cinq d'entre nous ; tous les autres sont morts, les uns dans les batailles que j'ai décrites, aux mains des Indiens et sacrifiés à leurs idoles ; quelques autres ont fini leur carrière par une mort naturelle. On me demande où sont leurs sépulcres, et je réponds qu'ils ont été ensevelis dans les ventres des Indiens qui mangèrent leurs jambes, leurs bras, leurs chairs, leurs pieds et leurs mains, tandis que leurs entrailles ont été dévorées par les tigres, les serpents et les lions que l'on entretenait en ce temps-là dans des cages solides comme un monument de la magnificence royale. Voilà les sépulcres de mes compagnons d'armes ; voilà leurs armoiries ! Je me figure donc aujourd'hui que leurs noms devraient du moins s'inscrire en lettres d'or, puisqu'ils ont fini par cette cruelle mort pour servir Dieu et Sa Majesté, en répandant la lumière parmi les hommes qui vivaient dans les

²⁶ Voir sur ce point l'analyse de Sabine MUND, op.cit., pp.108-109.

²⁷ Chap.211. D'après Sabine MUND, op.cit., pp.91-99, le sombre tableau des mœurs indiennes que dresse Bernal Diaz s'explique par les débats auxquels la conquête du Mexique a donné lieu : il aurait été conçu pour contredire la défense des Indiens faite par Bartolomé de Las Casas.

ténèbres, et aussi pour acquérir quelques richesses, après lesquelles tous les hommes ont l'habitude de courir »²⁸.

En second lieu, on retiendra le choc culturel éprouvé par Cortés et par ses compagnons lors de leur arrivée à Tenochtitlan le 8 novembre 1519. En débarquant dans les Antilles et en s'y installant, les Espagnols avaient été mis en contact avec les paisibles Taïnos et les redoutables Caribes ou Cannibales : en tout état de cause, les uns et les autres les renvoyaient à une ère primitive maintenue dans les confins de la terre habitée, qui combinait les délices de l'âge d'or (mode de vie des Taïnos) et l'anarchie primordiale attestée en l'occurrence par les pratiques monstrueuses de populations anthropophages (pratiques des Caribes). En revanche, l'immense cité lacustre, ordonnée et luxueuse, qui leur était soudain révélée n'appartenait pas à ce stade de l'histoire humaine et remettait en cause l'opposition radicale établie entre un centre civilisé et une périphérie sauvage. Un tel préjugé referait toutefois surface « grâce » aux sacrifices humains et à l'anthropophagie des habitants de Tenochtitlan. Mais cela est une autre histoire.

²⁸ BD, p.794.